

Georges Corm, *Le Proche-Orient éclaté*, Paris, Maspéro / La Découverte, 1983, 384 p., cartes.

Dans son analyse de l'éclatement du Proche-Orient, Georges Corm semble osciller entre une approche catastrophique du télescopage des époques que vit la région et une vision plus confiante, car idéologico-éthique : « *Monde en désintégration, monde en création, pourrait-on dire aussi?* »... Ce monde — le Proche-Orient — qui offre une perspective de désintégration presque totale de ses forces et l'érosion de ses moyens d'action, peut-il devenir plus cohérent et moins aliéné aux réalités du XX<sup>e</sup> siècle finissant?

Mal gérée, mal dirigée, mal analysée... La société arabe proche-orientale offre un spectacle de déchirement des plus manichéens, sous le regard d'un Occident qu'elle aime et qui ne l'aime guère, selon les mots de l'auteur. Parce que manichéens, les efforts d'analyse, de gestion, de gouvernement véhiculent souvent le déphasage culturel et le despotisme politique et religieux; la perception insuffisantes des réalités géopolitiques, dans leur complexité, est incontestablement ce qui caractérise l'élite dirigeante arabe des années 50 à 60, de l'extrême droite du kaléidoscope politique symbolisée par le roi Fayçal, à l'extrême gauche incarnée par l'équipe dirigeante syrienne des années 1966 et par les divers mouvements gauchisants palestiniens et libanais (p. 240).

L'incapacité arabe se double du travail corrosif d'Israël et des grandes puissances et des limites structurelles sur lesquelles viennent buter les projets novateurs et indépendantistes/unionistes de certaines forces politiques et sociales et que sacrifie le renversement de l'échelle des priorités et des urgences. La société proche-orientale semble dominée par deux logiques qui s'articulent toutes deux autour de l'axe égyptien et que deux organisations, l'OLP et l'OPEP, matérialisent. Ces lignes de forces baignent dans un milieu où le souffle collectif s'enflamme affectivement pour les mots d'ordre d'unité, de libération et de socialisme.

### *Les contradictions de l'ère nassérienne*

La grandeur de Nasser et du nassérisme est de concevoir de grands desseins pour les Arabes et de mobiliser des moyens humains, matériels, militaires, stratégiques, imparfaits, parfois même viciés (localement et mondialement) pour les réaliser. Les agents fossoyeurs internes du nassérisme ont germé à travers l'œuvre de Nasser elle-même. C'est la tentation du leadership autoritaire d'abord en Egypte puis ailleurs dans le monde arabe où l'idéal unitaire problématique sera défiguré en un projet expansionniste et annexionniste.

Le nassérisme, comme le remarque G. Corm, a dépassé les limites de l'Egypte. Il a touché tout l'espace arabe, surtout ses foules avec lesquelles il a eu une « *invraisemblable histoire d'amour et de passion* » (p. 35). C'est que le nassérisme n'est pas une philosophie politique... « *Il est tout simplement ce mode d'expression [qui] dans le langage le plus simple, cherche une solution aux mille problèmes du sous-développement, de la dépendance et de la pauvreté et annonce au moment opportun*

*une solution trouvée entre diverses alternatives* » (p. 36) : nationalisation du canal de Suez, réformes agraires, nationalisations de 63-64, expériences unitaires avec l'Irak, la Jordanie, la Syrie, guerres contre l'occupation israélienne en 56 et en 67, guerres du Yémen, influence sur les coups d'Etat numeiriste et kadhafiste, et sur les guerres civiles déclarées (Yémen) ou larvées (Liban 1958), soutien aux mouvements indépendantistes, rupture avec le Saoudien Fayçal, le Tunisien Bourguiba, le Jordanien Hussein ou l'Irakien Kassem. Le nassérisme n'est pas étranger aux tumultueux développements qui se sont succédé au Proche-Orient de 1954 à 1970. Tant de projets, de succès et d'échecs. Mais Nasser n'était-il pas ce « *grand joueur d'échecs* » que dépeignait Jean Lacouture dans sa biographie.

Comme tous les discours tiers-mondistes vibrants, « *le discours nassérien ne saurait être la base d'une pensée politique et c'est pourquoi le nassérisme n'a pas vécu* » (p. 37) ni en Egypte — avec la rupture sadatienne — ni ailleurs. Même le kadhafisme qui s'est voulu son continuateur est si isolé et si instable, comme ayant échoué d'avance, s'il ne disposait de la puissante arme pétrolière. Les voltefaces de Numeiry au Soudan constituent d'autres exemples de ce changement.

Si les choix philosophiques du nassérisme étaient fragiles et inaptes à constituer un corps de doctrine, ses initiatives politiques et militaires n'ont pas réussi à transformer une réalité proche-orientale à structure confessionnelle, tribale et para-étatique très particulière et contradictoire, d'autant que l'hégémonie multiforme et les intérêts des puissances étrangères (Occident/Israël) pesaient d'un grand poids.

### *L'ère sadatienne*

Georges Corm n'explique pas complètement l'irruption du phénomène Sadate et des mécanismes socio-économiques qui l'ont porté, question que des auteurs égyptiens comme Ghâli Shukrî et Michel Kamel ont effleurée par ailleurs, sans cependant la détailler. Ainsi, « *la disparition de Nasser marque-t-elle bien la fin d'une époque, mais celle d'un drame [...]. Gouvernée à gauche durant la période nassérienne, la région va insensiblement mais sûrement prendre un virage à droite au cours des années 70. A l'anti-impérialisme flamboyant, à la passion pour le modernisme socialisant et laïque vont se substituer des politiques trop occidentales, avouées ou dissimulées, le fondamentalisme religieux, les spéculations et les agiotages d'une fortune pétrolière soudaine et brutale* » (p. 39). Depuis le sommet de Khartoum, la région vit sous le signe du glissement. La Libye et l'Irak font un chassé-croisé fulgurant. L'Égypte et le Soudan se tournent vers les États-Unis avec l'échec du coup d'État de Hâchim al-Atâ, l'expulsion des conseillers soviétiques et l'arrestation du groupe de Ali Sabri et Sami Charaf. La Syrie, « *enfant terrible du Moyen-Orient* », joue le gauchisme verbal, malgré l'éviction de l'équipe Salah Jedid-Noureddine al-Atassi. L'Arabie Saoudite débarrassée du cauchemar qu'avait représenté pour elle Nasser, cherche à prendre le leadership du monde arabe. L'extrémisme de certaines fractions palestiniennes enfante des produits mal définis au Liban, compliquant encore plus la mosaïque politico-confessionnelle.

La guerre d'Octobre vient bloquer la chaîne des défaites arabes mais, en même

temps, la victoire n'advient pas. Elle est empêchée. Si sa signification tiers-mondiste est à rechercher dans le syndicalisme militant de l'OPEP, cette guerre paraît aussi aider l'OLP à remporter certaines victoires diplomatiques. Cependant, la démarche sadatienne conduit à la « paix séparée » avec Israël, au déchirement du monde arabe et à l'aveu de son impuissance qui brillera durant la bataille de Beyrouth. Liant les développements récents de la question palestinienne à l'ascension de la diplomatie arabe, ascension due au pétrole, Georges Corm montre que, néanmoins, le pétrole des pauvres n'a pas réalisé la justice internationale, ni même mis fin aux effets de la morsure israélienne qui va porter, en 1981 et 1982, ses coups encore plus haut : annexion de Jérusalem puis du Golan, destruction du réacteur nucléaire irakien, invasion du Liban, massacres collectifs de Sabra et Chatila, destruction de l'appareil militaire de l'OLP. Les méfaits de l'idéalisme arabe en matière de diplomatie sont multiples (p.131 et suivantes) et l'Occident, acquis à Israël, ne veut voir dans le monde arabe qu'un réservoir de carburant. Ainsi s'attise le gauchisme arabe et s'enflamme le mot d'ordre de l'introuvable gouvernement palestinien (p.144-145).

### *Massacres au Proche-Orient*

La modernité libanaise s'est avérée un mirage. Le déclenchement de la guerre civile le prouve. Qualifiant le Liban de microcosme de la société ottomane (p. 153), Corm rejette la responsabilité des luttes interconfessionnelles sur le compte des influences occidentales dans le cadre du partage de la région entre les puissances. Le pouvoir libanais, c'est l'« *exercice du déphasage culturel* », dit Corm (p. 169). Il est responsable d'une mauvaise gestion des effets produits par le renversement du rapport de forces interconfessionnel et d'un neutralisme trop voyant à l'égard d'Israël. De l'autre côté, l'accumulation des erreurs de la résistance palestinienne et de la gauche libanaise, doublées de celles des Syriens, fait que le soutien populaire finit par faire défaut à ce courant, au moment où s'enclenche la formidable machine de guerre sioniste.

Les massacres du Moyen-Orient sont-ils le fait des religions ?

Des juifs, chrétiens, sunnites, alaouites, druzes, maronites, chiites, Kurdes, Arméniens ? Le facteur religieux joue certainement dans ce cadre sur lequel se greffe la lutte de libération nationale des Palestiniens, meurtris par toutes les forces de la région et de l'Occident, une guerre de services spéciaux entre les frères ennemis du Baath, la guerre l'Irak et l'Iran, les luttes fratricides entre les divers intégrismes qui se développent. Le tableau reste partiel si l'on omet la greffe douloureuse, mais essentielle et profonde d'une entité étrangère et coloniale — avec l'aide et la complicité occidentale et surtout américaine —, Israël. S'y ajoute enfin un jeu « éternel » de guerre froide entre les deux grands. « *Le Proche-Orient arabe, si riche en histoire, en pétrole, en hommes politiques aux personnalités complexes, est de plus en plus faible en cohésion sociale et nationale, de plus en plus fragile sur le plan économique. Société pluraliste à l'excès qu'aucun pouvoir central n'a jamais homogénéisé et que le pétrole détruit, le Proche-Orient est plus que jamais un beau vase qui se ternit rapidement et qui se fêle de partout* » (p. 193).

On pourrait émettre des réserves sur certains développements du livre, comme celui où Corm soutient que « *le conflit israélo-arabe est en réalité tissé de malentendus historiques accumulés, religieux et culturels avant toute chose* » (p. 196). Mais l'ouvrage de Corm, critique, libre, est non passionné. Ramenant l'essentiel aux faits et à la réalité, il rompt avec l'avalanche pompeuse de la rhétorique arabe qui domine un peu partout.

Zouhaier DHAUDI  
Écrivain tunisien